

Portrait de Marc André Meyers, écrivain brésilien d'origine luxembourgeoise établi en Californie

De João Monlevade à La Jolla en po

L'auteur de «A Dama e o Luxemburguês», roman sur l'épopée de la compagnie Belgo Mineira, fait publier sa traduction française

Sonia Da Silva

A l'heure où la terre entière tourne autour du ballon rond, «Copa» oblige, voici un auteur brésilien d'origine luxembourgeoise dont le parcours personnel, professionnel et littéraire constitue en soi une fière matière romanesque. La Coupe du monde de football organisée en sa terre natale et le projet de traduction aux Editions Saint-Paul de son dernier roman en date sont à l'origine de ce coup de projecteur qui va nous faire voyager de João Monlevade (Minas Gerais) à La Jolla (Californie) en passant par Feulen, Aix-la-Chapelle et Bilbao.

Faire le portrait de Marc André Meyers revient inmanquablement à évoquer un pan somme toute exotique de l'histoire de la sidérurgie luxembourgeoise. Et il faut remonter à son grand-père paternel, Jean-Pierre Meyers, fils de vigneron originaires de Grevenmacher, pour reconstituer les débuts migratoires des Meyers et leur remarquable destinée.

Brillant ingénieur formé à Louvain, il obtint un poste à responsabilité à Bilbao où il dirigea la construction des premiers hauts-fourneaux pour la Compagnie Altos Hornos de Biscaya, qui, en 1918, furent inaugurés en présence du roi d'Espagne. «Malheureusement, la situation politique s'emballe, et son épouse Laure meurt assassinée en pleine place publique, sous ses yeux, au cours d'un attentat anarchiste contre mon grand-père. Peu de temps après, il décéda lui-même dans des circonstances tragiques et ses quatre fils retourneront à Diekirch où ils seront élevés par leur grand-mère, Vir-

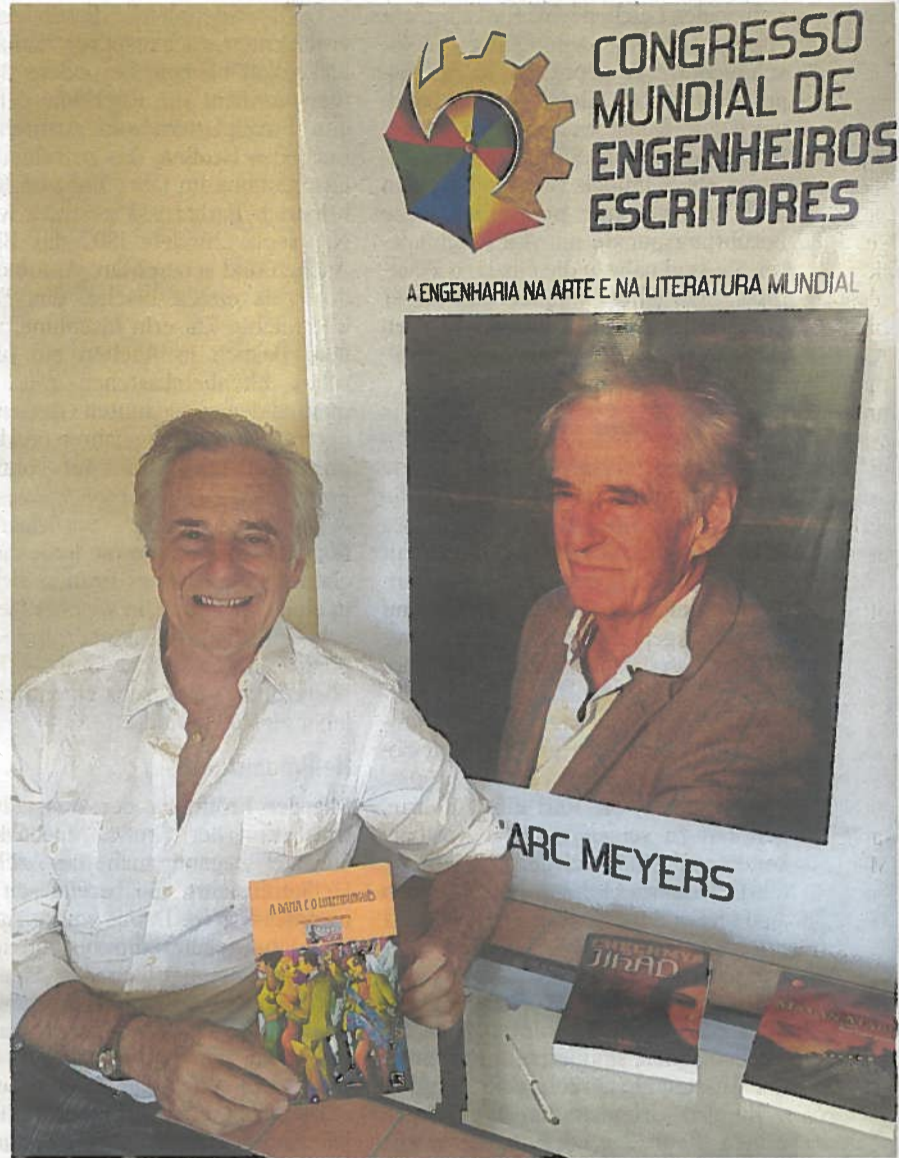
ginie Even.» Son père, Henri Meyers, suivra la voie de son aïeul en se formant comme ingénieur en métallurgie à Aix-la-Chapelle avant d'être embauché par l'ARBED, puis envoyé en mission au Brésil pour contribuer, sous l'impulsion de Jacques Louis Ensch (1895-1953) – un autre Luxembourgeois demeuré célèbre (*lire notre encadré*) –, à la *success story* de la Belgo Mineira.

C'est la vie et l'oeuvre de ce pionnier de la sidérurgie brésilienne que Marc André Meyers, natif de João Monlevade, la ville qui a signé l'acte de naissance de la prospérité minière, a décidé de mettre en fiction. Un roman publié l'an dernier chez Record au Brésil sous le titre «A Dama e o Luxemburguês» et dont les Editions Saint-Paul publieront une version française à l'automne prochain. Un ouvrage qui aura assurément un goût de familiarité pour une centaine de Luxembourgeois qui, au milieu du XX^e siècle, émigrèrent dans l'Etat de Minas Gerais, au service de l'ARBED.

Coup de foudre à New York

«Mon père s'y est rendu en 1937 et travaillait pour la Belgo Mineira. Il avait l'intention d'y rester six ans. Mais lorsque la guerre éclata, il ne pouvait plus retourner chez lui. Ma mère, originaire de Feulen, travaillait comme au pair à New York avec sa soeur. Elle non plus ne pouvait plus retourner au Luxembourg. Durant la guerre, mon père s'est rendu aux Etats-Unis pour y faire l'acquisition d'une usine pour le compte de la Belgo Mineira. C'est là-bas qu'il rencontre ma mère, Marianne: ce fut le coup de foudre, et ils se marièrent», raconte l'écrivain-ingénieur.

Né au Brésil en 1946, Marc André Meyers passe son enfance à João Monlevade (du nom du fondateur de la ville, l'ingénieur français Jean-Antoine Félix Dissandes de Monlevade), avant de retourner avec ses parents à l'âge de huit ans au Luxembourg. «Mon père travaillait à l'ARBED. Nous habitons à Feulen d'abord, puis à Belair, avenue Gaston Diderich, et avions une famille de voisins formidables: les Schaack, également originaires de Diekirch comme papa. Raymond Schaack, poète et écrivain reconnu au Luxembourg, est resté un grand ami.» Ils retournent au Brésil et ses parents, qui ont l'intention de revenir s'installer au



Marc André Meyers présentant son roman à un Congrès mondial des écrivains ingénieurs. (Source des photos: collection privée)

Poète trublion

C'est le Brésil qui l'emportera puisque Marc André Meyers ne tarde pas à retourner là-bas, y poursuivant ses études et s'essayant aux belles-lettres. Or ses premiers pas en littérature font l'effet d'une bombe, lui valant les plus vives suspicions des services de renseignements de la police militaire (IPM).

«Nous vivions alors les pires heures du gouvernement militaire. Du haut de mes 17 ans, je m'étais porté volontaire pour faire la révolution d'avril 1964, et je venais de publier un modeste recueil de

Grand-Duché plus tard, l'inscrivent en attendant à l'Athénée royal de Liège pour des études d'ingénieur. «Moi, je mourais de *saudades* du Brésil et de ma famille. Je me souviens que les fins de semaine, je retournais à Feulen pour aider mes oncles au 'Haff'. C'est ainsi que je me suis familiarisé avec la vie agricole.»

Metallurgical prayer*

On the black sand
flows the metal:
liquid languid sun
radiant moving river.

On the black forehead
sprouts the sweat:
pride of the renewed miracle
diamond of the daily diadem.

On the black pupil
plays, glitters, dances
one thousand times magnified
one thousand times enchanted
the twin, the martensite, the dislocation,
in the small and complex being
pregnant each
of the universal secret
who will ever decipher you?

Metal, sweat, inspiration
this triple communion
molds in your hands
the metallurgical prayer.

* (in *Abscission/Implosion* «part III. Ages 23-4», p. 59, 2001)

Début des années 50 à
João Monlevade:
Jacques Louis Ensch (à
droite) tient les mains
d'un petit garçon, Marc
André Meyers (milieu),
qui se tient debout devant
Monsieur Hein, directeur-président de la
Belgo Mineira.



Passant par Feulen

aux Editions Saint-Paul

poésie sous le titre 'Implosão' (Implosion'). Je m'étais dit que si le monde devait perdre un poète, ce serait alors un poète publié! La police militaire a eu vent des quelque 60 copies publiées à compte d'auteur et menaçait le recteur de l'École d'ouvrir une enquête à mon sujet à propos de cette 'matière inflammatoire et subversive'. C'est là que, voyant nombre de mes camarades torturés et persécutés, j'ai décidé de fuir, ne passant pas mon baccalauréat au grand dam de mes parents. Heureusement, après avoir rejoint mon frère à Denver, j'y obtiens très vite un poste d'assistant à la recherche à l'université aux côtés d'un illustre métallurgiste, le professeur Barrett. C'est alors que mon intérêt pour la science des matériaux va éclore... Mon orientation sera définitive».

A vrai dire, Marc André Meyers s'était offert un avant-goût «détonant» à l'âge de douze ans déjà, lorsque sur un site de construction il manipula imprudemment des explosifs qui faillirent lui coûter la vue - «j'avais des fragments d'aluminium plantés dans tout le visage». Son intérêt pour les explosifs implosa définitivement à l'issue de son service militaire au Brésil. En Amérique du Nord, Meyers consolide un parcours scientifique de haut vol, décrochant le titre de Distinguished Professor à l'Université de Californie, San Diego, spécialisé dans l'ingénierie mécanique et la science des matériaux. Auteur de plus de quatre cents publications scientifiques, il y dirige aujourd'hui une équipe de chercheurs.

Après sa formation aux Etats-Unis, il revient au Brésil avec un contrat à l'Institut militaire de l'ingénierie où il met en place un laboratoire de sondes et d'ondes de choc. Son expertise l'amènera à travailler comme chercheur à l'US Army Research Office, au Center for Explosives Technology research (New Mexico), puis pour la NASA. En 2010, sa réputation d'ingénieur lui vaut l'admission à l'Académie brésilienne des Sciences. Une belle consécration et un juste retour des choses.

Une veine littéraire longtemps jugulée

Mais revenons à sa fibre littéraire, qu'il suppose être un héritage de sa grand-mère maternelle, Madeleine Baetzel (puis Schleich). «Elle écrivait de beaux poèmes à l'école, admirés de tous. Comme elle, j'ai commencé à écrire dès mon plus jeune âge et ça a toujours été mon rêve. Je dois ma persévérance à Padre Henriques qui a cru en mon talent et m'a encouragé dans cette voie. Je me suis lancé définitivement à l'âge de 13 ans», confie-t-il. Pourtant, de longues années durant, Marc André Meyers juggle sa veine littéraire; il faudra attendre 2001 pour que les muses taquinent de nouveau celui qui, au Luxembourg, est recensé dans le dictionnaire des auteurs du Centre national de littérature. Il entreprend alors de traduire en anglais les poèmes de jeunesse sous le titre «Abscission/Implosion»; suivent deux romans «Mayan Mars» et «Chechnya Jihad», publication grâce à laquelle il fut invité au festival littéraire des Emirats arabes de Dubaï.

Après 37 ans passés aux Etats-Unis, l'anglais est devenu, à l'écrit, sa langue de prédilection, alors qu'auparavant elle

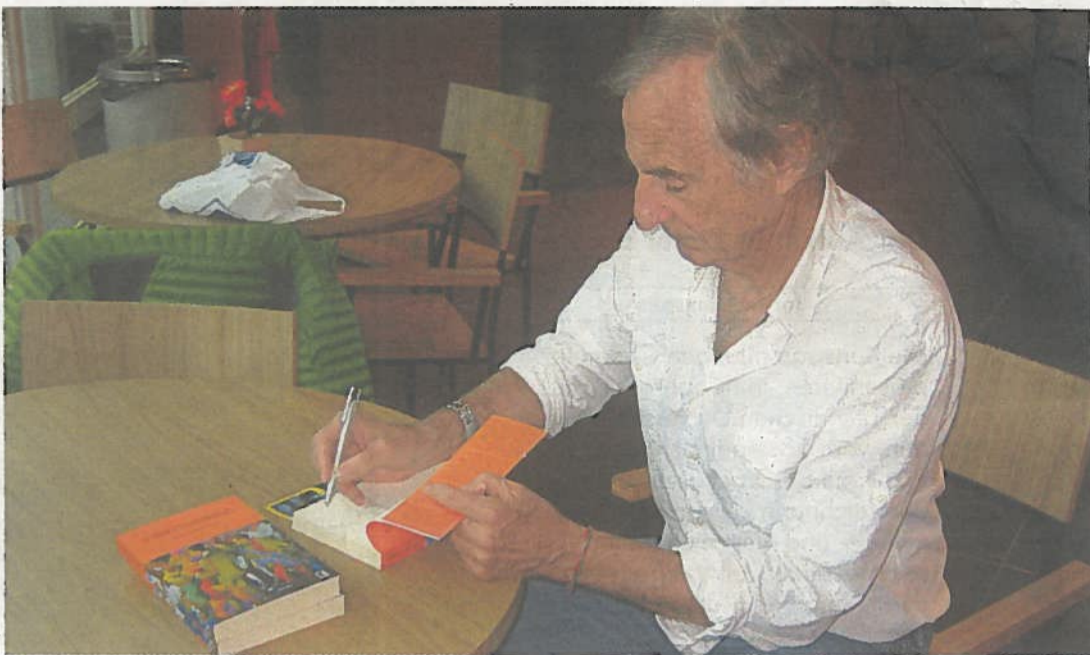
occupait la troisième position seulement après sa langue maternelle et le français. Quid du luxembourgeois? «Je le parle couramment. Le Luxembourg, où je me rends tous les ans pour visiter la famille, m'attire beaucoup. Je rêve d'acquiescer un appartement dans le Grund, mais les prix de l'immobilier flambent. Mon rêve: parcourir le Grand-Duché à bicyclette!»

Le Brésil, il y retourne aussi régulièrement pour embrasser sa «nanny» Alaide. «Elle vit toujours. C'est elle qui m'a élevé et enveloppé d'amour jusqu'à mes années d'études universitaires. Je suis comme un fils pour elle. Lorsqu'il y a 35 ans, je suis retourné pour la première fois à Monlevade, j'ai vu la grande précarité dans laquelle elle vivait. J'ai décidé avec un de mes frères de lui acheter une petite maison et de l'aider financièrement. Je vais la voir tous les ans depuis, et à chaque départ on est en larmes car on se dit que c'est la dernière fois. Elle a 95 ans!»

Oscar plutôt que Neymar

Si la Coupe du monde le fait littéralement vibrer - «Je soutiens de toutes mes forces le Brésil, mais si la Belgique ou les Pays-Bas gagnent, je serais également content» -, il n'est pas resté indifférent aux mouvements d'indignation du peuple brésilien pendant les préparatifs. «Il y a assurément eu des dépenses excessives, et la classe politique brésilienne est bien connue pour sa malhonnêteté. Il suffit de voir comme les ministres de Dilma Rousseff tombent un à un, accusés par la presse et le peuple. De quoi? De corruption, bien sûr. C'est une véritable plaie. Il faut qu'à l'avenir on investisse davantage dans le développement des infrastructures sociales.»

Ce globe-trotteur marié à une Iranienne a la double nationalité brésilienne et nord-américaine. «J'ai dû renoncer à la nationalité luxembourgeoise mais heureusement, je peux la récupérer désormais.» La Coupe du monde au Brésil ravive en lui des vifs souvenirs d'enfance et de ballon rond: «Je n'ai jamais été très fort au foot, ni aussi beau que Ronaldo, mais j'étais



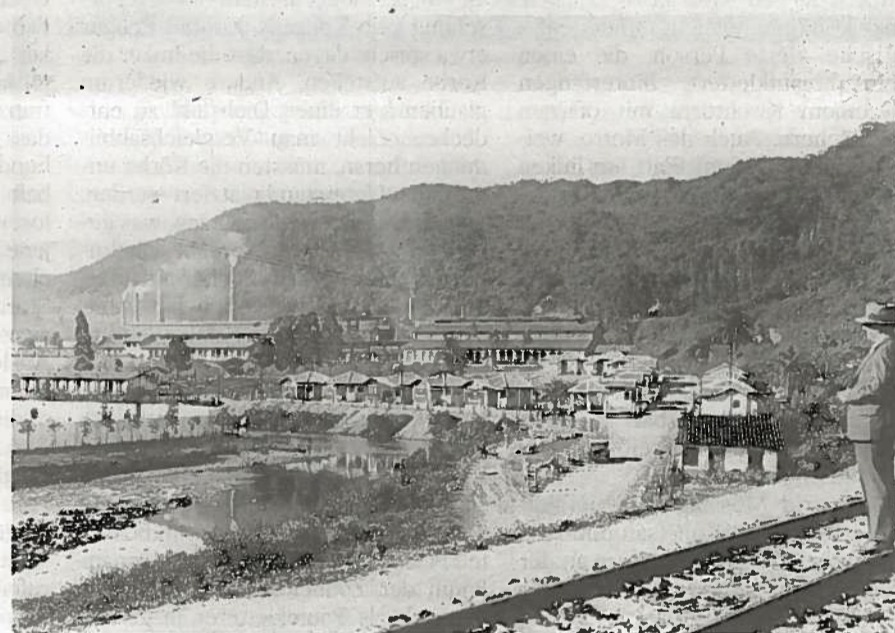
rapide et passionné. J'ai longtemps joué - jusqu'à l'âge de 42 ans! - pour l'équipe de South Dakota Tech et New Mexico Tech. Le sport a pour moi une valeur cardinale; suivant l'adage *Mens sana in corpore sano*, je pratique moi-même une demi-heure d'exercice physique tous les jours, m'étant même pris de passion à l'âge de 55 ans pour le surf.»

Il évoque encore avec fierté avoir financé avec ses frères la construction d'un centre sportif à João Monlevade, inauguré en 2012 et baptisé d'après le nom de son père, Henri Meyers, qui fut longtemps directeur de l'usine de João Monlevade (de 1956 à 1962) puis directeur de

production de la Belgo Mineira de 1962 à 1970. «L'objectif était d'offrir de meilleures infrastructures à la jeunesse et de lui permettre de pratiquer des disciplines comme le foot, l'athlétisme, la boxe ou le volley-ball dans de meilleures conditions. Si ce centre pouvait former des athlètes aux Jeux Olympiques de 2016 au Brésil, j'en serais particulièrement honoré!»

Devant son poste téléviseur, il est séduit comme tout le monde par le génie Neymar mais doute de son véritable talent, les Mexicains étant parvenus à le neutraliser. «Je préfère le jeune milieu de terrain Oscar. ■

Séance de dédicace de son livre «A dama e o Luxemburguês».



Le complexe industriel de Belgo-Mineira à Belo Horizonte dans les années 30. (Photo: Archives Arcelor-Mittal)

Traduction à paraître aux Editions Saint-Paul

Jacques Louis Ensch, ce héros

C'est de la vie et l'oeuvre de Jacques Louis Ensch (1895-1953), pionnier luxembourgeois de la sidérurgie brésilienne qui a permis l'essor de la compagnie Belgo Mineira dans l'Etat de Minas Gerais, dont s'inspire fortement Marc André Meyers dans ce roman historique. Le récit débute à la fin du XIXe siècle, avec pour toile de fond la Première Guerre mondiale, et décrit comment plus tard dans les années 30, le personnage principal, du nom de Jacques Ensch, un jeune et brillant ingénieur luxembourgeois, est envoyé au Brésil pour diriger les opérations.

Il tombe amoureux fou de cette contrée, s'investissant corps et âme dans la prospérité de ce pays en pleine dé-

pression économique mondiale. Une histoire d'amour vient se greffer sur son exemplaire trajectoire professionnelle: à cinquante ans, il rencontre Leontina, une Brésilienne d'origine minière à la condition douteuse. Ces êtres ont tous les deux un passif lourd puisque Ensch, fils illégitime né de l'union entre un aristocrate et son employée, vivra sa condition de «bâtard» comme une cuisante blessure intime. Défiant les conventions sociales de l'époque, ils se marient et vivent heureux, portés par leur bonheur et la gloire de l'entreprise. Une fiction romanesque à l'issue toutefois tragique qui a le mérite de plonger le lecteur dans un demi-siècle d'Histoire au parfum exotique.

